

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) [Item](#)[209. Paris, Samedi 6 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

209. Paris, Samedi 6 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conversation](#), [Discours du for intérieur](#), [France \(1830-1848, Monarchie de Juillet\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Récit](#), [Rossi, Pellegrino \(1787-1848\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1839-07-06

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote572, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription209 Paris, samedi 6 Juillet 1839-8 heures□

Voilà enfin du vrai soleil. Je voudrais être sûr que vous l'avez aussi. Je n'en joui qu'avec doute comme si je n'étais pas sûr de l'avoir moi-même.

Hier après dîner, j'ai fait une course immense. J'ai été à pied du haut de la rue de

Breda au bout de la rue du Bac. Je ne sais pourquoi je vous dis les noms ; ils n'ont pas de sens pour vous. Mais c'est très long. J'ai traversé les Tuileries à 8 heures et demie. Le temps était charmant; le jardin plein, la musique militaire devant le chateau excellente. J'ai traversé en doublant le pas. Il m'était très désagréable de ne pouvoir vous chercher là. Je n'aurais pas voulu m'y plaire.

J'allais faire une visite à M. Rossi dont j'aime la conversation. Je l'ai trouvé entre ses deux chiens, un beau chien de chasse anglais que lui a donné M. Scarlett et un joli lévrier blanc qui lui vient de Mad. de Boigne. Il les aime. Je n'ai jamais compris qu'on aimât des chiens. J'en ai un pourtant que je soigne comme si je l'aimais. Mon fils me l'a laissé.

10 heures

Je viens de voir le Duc de Broglie, très frappé du discours du Procureur Général, hier à la cour des Pairs, M. Frank Carré. Il a parlé deux heures avec un grand talent et un grand effet en grand magistrat, refusant, enlevant aux accusés toute grandeur de parti ou de passion politique, et au nom du plus simple bon sens de la plus vulgaire morale les réduisant à n'être que des bandits ou des fous de bas étage. Ils en ont été eux-mêmes troublés consternés, atterrés. Prévenus et avocats écoutaient silencieusement, les yeux baissés, l'air humilié et contrit. C'était une scène très imposante. Si l'on eût été aux voix sur le champ, les conclusions du Procureur général auraient été adoptées à l'unanimité. On dit que son discours sera inséré, par ordre et aux termes des lois de septembre, dans tous les journaux sans exception, y compris les journaux républicains afin qu'il arrive à tous ceux qui ont besoin de l'entendre. Les avocats commencent aujourd'hui et finiront Lundi. L'arrêt sera rendu probablement Jeudi prochain. On croit à deux condamnations à mort, et à plusieurs condamnations aux travaux forcés. L'idée qui paraît dominante, c'est de les traiter comme des accusés ordinaires, abstraction faite de toute considération politique, et de leur appliquer purement et simplement le code pénal. Un peu d'agitation recommence. Il y a eu hier, rue St Denis une légère ombre de rassemblement. Je vous le dis pour que vous sachiez tout, et parce que vous êtes encore plus curieuse que craintive. Mais ce n'est, et ne sera rien. Ils sont matériellement impuissants, et moralement très intimidés quoique furieux.

Midi

J'ai un mouvement d'impatience de revenir à vous deux ou trois fois par jour sans jamais vous voir en effet, et par pure fiction. Les fictions s'usent vite. Je vous reviens pourtant. J'ai là, dans la pièce à côté un peintre qui copie, mon portrait pour je ne sais quelle collection. C'est la quatrième ou cinquième fois depuis deux ans. Je méprise beaucoup les petits plaisirs d'amour-propre, et pourtant je les sens. Bien passagèrement, il est vrai ; mais enfin, je les sens et si je ne les sentais pas, je ne vous dirais pas ce que je vous dis là. Je ne le dis qu'à vous. Ne le redites à personne. Au fait, j'ai droit qu'on ignore que ces plaisirs là me touchent. un peu, car je les méprise infiniment. Adieu.

Je vous quitte pour écrire à ma mère. Tout le monde va bien au Val-Richer. Mais on s'y ennue un peu sans moi. Les orages ont fait beaucoup de mal tout à l'entour. Vous ne savez pas ce que c'est que le mal des orages Vous ne savez rien. Vous avez vécu dans votre Ambassade comme un moine dans sa cellule, étrangère à tout excepté au sort des Etats. Adieu Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 209. Paris, Samedi 6 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-07-06

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 11/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1735>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Samedi 6 juillet 1839

Heure 8 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Bade

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 28/07/2025

de à ma mère:
Rien moi
Les roys
à l'entour. Vous
mat de roys
en sans valen
de coller,
de Vats, Adrie.

209

41

Paris Samedi 6 Juillet 1837 - 8 heures ⁵⁷²

Voilà enfin du vrai Salut. Je
voudrais être sûr que vous l'avez aussi. Je m'en
suis assuré qu'à tout le moins si je n'étais pas sûr
de l'avoir moi-même.

Lui, après dîner, j'ai fait une course immense.
J'ai été à pied du haut de la rue de Broda au
haut de la rue du Bac. Je ne sais pourquoi
je vous dis les noms, ils n'ont pas de sens
pour vous. Mais c'est très long. J'ai traversé les
Tuileries à 8 heures et demie. Le terrain était
charmant; le jardin plein; la musique militaire
devant le château excellente. J'ai traversé en
doublant le pas. Il m'était très agréable de
ne pouvoir vous chercher là. Je n'aurais pas
voulu n'y pas aller.

J'allais faire une visite à M. Rossi, dont j'ai
la conversation. Je l'ai trouvé entre les deux
chiens, un beau chien de chasse anglais que lui
a donné M. Scarlett et un joli levrier blanc
qui lui vient de M^{re} de Baigne. Il le aime.
Je n'ai jamais compris qu'on aimât des chiens.
J'en ai un pourtant que je soigne comme si

je l'aimais. Mon fils me la laisse.

Le bon

Je viens de voir le duc de Broglie, lui frappé
de distance du Procureur général, hier, à la
cour de Paris, M. Fauriol. Il a parlé deux
heures, avec un grand talent et un grand effort,
en grand magistrat, refusant, enlevant aux accusés
toute grandeur de parti ou de passion politique,
et au nom du plus simple bon sens, de la plus
vulgaire morale, les réduisant à n'être que des
bandits ou des fous de bas étage. Il en ont été
eux-mêmes étonnés, consternés, atterrés. Répondant
le avocat, écoutaient silencieusement, les yeux
baissés, l'air humilié et content. C'était une
scène très-imposante. Si l'on eût été aux voix,
sur le champ, les conclusions du Procureur général
auraient été adoptées à l'unanimité. On dit
que son discours sera inséré, par ordre et aux
termes de la loi de septembre, dans tous les journaux
sans exception, y compris les journaux républicains,
afin qu'il arrive à tous ceux qui ont besoin de
l'entendre. Les débats commenceront aujourd'hui
et finiront lundi. L'arrêt sera rendu
probablement jeudi prochain. On croit à deux
condamnations à mort et à plusieurs condam-
nation aux travaux forcés. L'idée qui paraît
dominante, c'est de les traiter comme des

criminels ordinaires.
Exécution politique
ou simplement

Un peu de
du d. Deux ou
de avec le d. de
parce que vous
iraient. Dans
sont matérielles
les intimidés,

J'ai un moment
vous deux ou
vous avez en
fiction de l'usage

J'ai là, de
copie avec post
c'est la quatre
ans. Je mépris
d'annoncer-propre
passagièrement
ce si je ne le
pas ce que je
vous. De la
qu'on ignore
un peu, car

accusé ordinaire, abstention faite de toute considération politique, et de leur appliquer purement et simplement le code pénal.

très bien frappé

hier, à la

Il a parlé deux

un grand effet,

sans aux autres

vision politique,

de la plus

si être que etc.

Il en ont été

très. Répondre

vous, les yeux

l'État n'est

et est aux yeux

Procureurs généraux

etc. On dit

ordonner et aux

tous les jours

un coup républicain

ont besoin de

aujourd'hui

rendre

On croit à deux

lucides tendant

de qui paraît

l'œuvre des

Un peu d'agitation reconvenue. Il y a eu hier, du 11, deux, une légère ombre de rassemblement. Je vous le dis pour que vous sachiez tout de son grand effet, parce que vous êtes encore plus curieux que nous aux autres, craintive, mais le dit, et ne sera rien. Une vision politique, tout matériellement impuissant, et moralement de la plus très intimidé, quoique furieux.

Midi

J'ai un mouvement d'impatience de revenir à vous deux ou trois fois par jour sans jamais vous voir en effet, et pas pure fiction. Les fictions durent vite. Je vous reviens pourtant.

J'ai là, dans la pièce d'été, un portrait qui copie mon portrait pour je ne sais quelle collection. C'est la quatrième ou cinquième fois depuis deux ans. Je méprise beaucoup les petits plaisirs d'amour-propre, et pourtant je les sens. Bien passagièrement, et est vrai; mais enfin je les sens, et si je ne les sentais pas, je ne vous dirais pas ce que je vous dis là. Je ne le dis qu'à vous. De la redite, à personne. Au fait, j'ai droit qu'on ignore que ces plaisirs là me touchent un peu, car je les méprise infiniment.

Adieu. Je vous quitte pour aller à ma mère.
Tout le monde va bien au Val Richer. Mais
on s'y amuse un peu sans moi. Les orages
ont fait beaucoup de mal tout à l'entour. Vous
ne savez pas à quel point le mal de crage.
Vous ne savez rien. Vous avez vécu sans votre
ambassade comme un moine dans la cellule,
étrangère à tout, excepté au sein des Etats. Adieu.

109

41

voudriez être
jeune qu'on
de l'avoir m

Lui, ap
J'ai été à pi
vous de la
je vous dir
pour vous
Suis-je à
charmant; l
devant le ch
doublant le
de pouvoir
voulez n'y p

J'allais
la conversation
chère, tu b
à Rome. M
qui lui vient
de lui jama
J'en ai un p